

## Cherche oiseau rare

### Entrée libre

Jean-Jacques Roth  
Rédacteur en chef adjoint



On a beau s'en moquer parfois, Genève voit grand. Rien ne l'exprime mieux que son ambition pour ses principales institutions culturelles. Lorsqu'il s'agit d'en renouveler les patrons, la ville entend jouer en Champions League. Cette aspiration lui a parfois réussi. Benno Besson était au zénith lorsqu'il prit en mains la Comédie en 1982. Il transforma une scène provinciale en un théâtre de rang international. Hugues Gall resta quinze ans au Grand Théâtre, où il fut nommé en 1980. Il l'ouvrit aux créateurs les plus divers et attira des chanteurs parmi les plus cotés du circuit. Béjart inaugurant la première saison avec «Don Giovanni» de Mozart, et un plateau légendaire, fut le manifeste de cet âge d'or.

### Il faut aux publics l'éclat d'événements renouvelés plutôt que le fil linéaire d'une saison sur abonnement

On ne vexera personne en constatant que ces institutions, deux des clés de voûte du rêve métropolitain de la ville en matière culturelle, ont bien perdu de leur lustre. Or le hasard veut qu'elles cherchent l'une et l'autre le successeur de leurs directeurs en partance, Hervé Loichemol quittant la Comédie en 2017, Tobias Richter le Grand Théâtre en 2019. Et les autorités visent bien sûr l'oiseau rare, administrateur émérite (les femmes sont rares à ces postes) au carnet d'adresses planétaire. Il faudra également qu'il soit bon logisticien: la Comédie comme le Grand Théâtre devront gérer un déménagement lourd, et la première trouver des financements supplémentaires pour faire tourner son futur palais. Mais dans les deux cas, il s'agit surtout de moderniser le fonctionnement de ces institutions, et les adapter à des spectateurs plus ouverts mais versatiles, auxquels il faut l'éclat d'événements renouvelés plutôt que le fil linéaire d'une saison sur abonnement. Car tel est l'enjeu: autant que le prestige, c'est la vitalité qui fait aujourd'hui le succès des arts vivants. Vitalité d'une programmation curieuse à la fois des classiques et de formes contemporaines, pour fédérer des publics libérés des anciens cloisonnements. Vitalité d'une personnalité rayonnante, car plus rien ne marche sans cela. Vitalité d'une communication branchée sur les mille canaux par lesquels se construit aujourd'hui l'existence publique. Et on fait court! Quels beaux défis... Mais on a quand même envie de dire: good luck, Genève!

jean-jacques.roth@lematindimanche.ch

# «La peur peut donner envie de vivre»

**Marc Lavoine** Le chanteur français se lance avec succès dans le théâtre. Il sera bientôt sur la scène de l'Octogone de Pully dans «Le poisson belge».

**Karine Vouillamoz**

Il aura attendu longtemps avant de monter sur les planches. Mais depuis l'année dernière, l'homme tourne aux côtés de l'étonnante Géraldine Martineau dans une pièce mise en scène par Léonore Confino, «Le poisson belge», encensée par la critique et le public.

### Pourquoi vous lancez-vous dans le théâtre maintenant?

J'avais décidé d'arrêter de chanter pendant quatre ou cinq ans pour me consacrer à mon livre, «L'homme qui ment», aborder des thèmes, comme la violence faite aux femmes, à la télévision. Je cherchais une opportunité d'aller sur scène mais le texte ne venait pas. Et puis la metteuse en scène et l'auteure m'ont demandé de lire «Le poisson belge» et je l'ai trouvé tout à fait pertinent. Il allait dans la continuité du livre que j'avais fait sur l'enfance. J'ai vu l'actrice jouer sur scène et, là, ça m'a décidé. Et sûrement, grâce à ces trois femmes, je pouvais demain être légitime ou en tout cas accepté dans le milieu du théâtre. Et peut-être leur rendre service en les amenant à la télévision chez Michel Drucker et faire que cette pièce soit un succès.

### Vous évoquez le sort des femmes, vous êtes sans doute le plus grand des féministes, non?

C'est insupportable de se rendre compte que les femmes sont maltraitées, battues, qu'elles meurent dans d'autres pays parce qu'elles sont intellectuelles ou libres.

Ce n'est pas une révolte agressive mais ça me trouble profondément et ça m'empêche d'être tout à fait heureux. Ensuite, oui, les femmes que j'aime sont souvent des femmes qui ont, comme La Callas ou Romy Schneider, rendu service à notre monde presque comme une vocation – c'est un mot particulier que j'emploie toujours

parce qu'il n'est pas très laïque – je le sens comme ça. Dans mon dernier conte musical «Les souliers rouges», j'ai voulu placer la femme au centre du projet, lui donner le rôle principal. Je voulais montrer que l'homme souvent déteste le mystère, qu'il a besoin de mettre des mots, des définitions sur tout. La femme étant un mystère, il a besoin de la faire souffrir et de la maltraiter. Pourtant, c'est sa mère, c'est sa femme, c'est aussi son avenir. Mais il y a quelque chose d'incompréhensible dans le comportement masculin.

### Vous faites du théâtre pour la première fois, vous avez sorti «Les souliers rouges», votre premier conte musical, d'où vient cette envie de tout recommencer?

C'est une condition presque obligatoire pour retrouver le sens des choses. Il faut se remettre au travail dans l'humilité, ne pas commencer à vouloir ressembler à l'image qu'on se fait de nous-mêmes. On est des éternels ignorants, pour éviter d'être dans la compétition, il faut reconstruire des cabanes, essayer de jouer plus haut, plus loin.

### Construire des cabanes, c'est prendre le risque qu'elles vous tombent dessus. Avez-vous eu peur de décevoir?

Il y a deux peurs, celle qui vous fixe, qui vous fige, et celle qui est votre moteur. La peur est un moteur pour moi, au-delà de la peur, c'est le désir. Evidemment qu'on a peur, pour nos enfants, pour notre femme, pour nos parents. La peur n'évite pas le danger, en revanche, elle peut vous donner envie de vivre. De se dépasser soi-même et de surtout se concentrer sur l'autre. On est l'autre, c'est grâce à l'autre qu'on devient ce que nous sommes. L'immobilité n'est pas une solution pour moi. Je devine, j'essaie d'imaginer, j'ai besoin de continuer à avoir cette adrénaline. Est-ce que je vais arriver? Est-ce que je ne vais pas décevoir? C'est un souci permanent, mais en même temps, rester dans l'immobilité, c'est une sorte de convenance, un chemin que je connais déjà. J'ai l'impression que je mentirais.

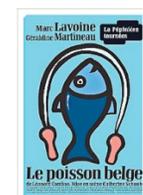
### Votre père accompagnait «les luttes ouvrières et les rêves de ce monde à construire», comment vous sentez-vous aujourd'hui dans ce nouveau monde?

Ce monde nouveau, nous le découvrons chaque jour. Recréer du lien social, de la vérité concrète avec un instrument numérique, c'est assez nouveau. La fragmentation de la société, la haine, la violence que nous vivons

aujourd'hui nous met face à nos responsabilités. Elle replace les choses au centre des sujets sur l'humanité. Je le vois avec le Prix Nobel de la paix Muhammad Yunus qui a inventé le microcrédit, je le vois avec les agriculteurs avec qui je parle de gaspillage alimentaire, je le vois dans les hôpitaux, avec les femmes et les hommes qui y travaillent, dans l'éducation nationale. Au contraire, il y a une vraie raison d'être optimiste sur ce qu'est la nature humaine aujourd'hui. On ne peut pas se fixer sur la télévision et sur Internet en se disant que ce monde-là est vrai. Le monde de la télévision n'est qu'un monde en boucle qui cherche à faire de l'audience, le monde d'Internet est un monde qui veut faire du scoop, l'un essayant de dépasser l'autre. Du coup, ils deviennent fous et nous brossent un portrait du monde, du visage de notre pays, qui n'est pas tout à fait le vrai. Je me souviens que pendant les attentats du Bataclan, à l'antenne, dans la journée, nous étions violés en permanence par cette douleur. Je me suis rendu sur place et j'ai vu évidemment le chaos, la tristesse profonde. Mais aussi une grâce, une humanité, des gens qui se relevaient. Des policiers qui embrassaient des gens et qui pleuraient eux-mêmes. Un type avec une caméra de télévision a voulu filmer et il a baissé sa caméra. Donc c'est possible de baisser sa caméra. Nous sommes en train de vivre des moments importants.

### Plutôt que la communication, vous avez choisi l'action, entre deux dates au théâtre, vous trouvez le temps de visiter des enfants à l'hôpital, comme à Toulouse, dernièrement, pourquoi?

Un jour, j'ai eu la chance d'être invité dans un hôpital à Toulouse. J'ai rencontré une plateforme de soins exceptionnelle. J'ai rencontré des enfants malades et je leur ai demandé ce qui leur manquait le plus. C'était les amis, la vie quotidienne. Je me suis rendu compte qu'un enfant qui arrête l'école un an ou deux parce qu'il est malade, c'est une discrimination insupportable. Il perd un an d'études, en plus il est malade, c'est une double peine absolue. Il est privé de ses camarades, ils sont privés de lui, il n'a plus de professeur, plus de notes, plus d'amis, ce n'est pas possible. On a fabriqué un cartable connecté qui sera en service très bientôt. En France, il y a 2 millions d'enfants malades chaque année. Il n'y a pas de raisons qu'ils n'aient pas leurs carnets de notes, leurs interrogations. Ils doivent pouvoir apprendre les mathématiques, devenir architectes s'ils le désirent, ou médecins ou urgentistes. Les enfants, c'est très important, c'est quelque chose de sacré et on ne leur donne pas la parole pour se défendre. ●



### A lire

«Le poisson belge», mise en scène de Léonore Confino, avec Marc Lavoine et Géraldine Martineau, à l'Octogone de Pully, le 23 novembre. Réservations: [www.theatre-octogone.ch](http://www.theatre-octogone.ch)



Géraldine Martineau et Marc Lavoine dans «Le poisson belge». Christophe Vootz